
Teresa Aguilar Garcia, Esthétique de la douleur

Anne Meriglier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/61798>

DOI : 10.4000/critiquedart.61798

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Anne Meriglier, « Teresa Aguilar Garcia, Esthétique de la douleur », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 04 juin 2021, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/61798> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.61798>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

Teresa Aguilar Garcia, Esthétique de la douleur

Anne Meriglier

- ¹ Cet opus reprend l'un des chapitres traduit du livre *Cuerpos sin limites: Transgresiones carnales del arte*, de la philosophe Teresa Aguilar García, publié à Madrid en 2013, mais à ce jour inédit en français : un coup d'essai ? Aucun de ses livres n'est traduit en France. L'autrice, spécialiste en art contemporain, a fait du corps occidental un objet de recherche privilégié. Ici, performances... choc. Là, analyse, aussi touffue que l'objet est acéré, de cette esthétique qui porte à la scène, *performs* donc, des corps-artistes qui organisent leur(s) blessure(s) et l'expérience, *en live*, de leur douleur. Embarquement avec les actionnistes viennois, notamment Hermann Nitsch et son *Théâtre des orgies et des mystères* (1970), qui donnera lieu à moult interprétations bataillo-freudiennes et historico-politiques. L'hypothèse de l'autrice est que ces actions ne sont pas séparables d'une certaine tradition occidentale, une « esthétique de la douleur », dont l'image du Christ souffrant dessus la Croix constitue le paradigme. Elles en seraient la variation séculière *ad infinitum*. Ainsi, la fonction non déclarée de telles performances – comme ces scènes de crucifixion superposant animaux d'abattoir et humains – serait de procéder à une déconstruction morceau par morceau, si j'ose dire, du rituel sacré et d'en faire imploser la gangue de mystère. La surexposition des chairs démembrées et ouvertes permet au spectateur de *voir* ce que des siècles de tradition chrétienne – accoutumance, endoctrinement, dressage des regards – avaient voilé : la chair, telle que, sans nimbe, dans sa crudité de douleur et de désir. Par là... un retour cinglant au réel, une manière *via* l'affect majeur du dégoût, voire de l'horreur, d'engager le spectateur dans son humanité charnelle, l'extrayant brutalement de l'*habitus* d'une contemplation sereine des œuvres. L'hypnose se tranche, et suintent les liquides secrétés depuis l'obscurité d'un corps... L'on se souvient que l'on a, est un corps ! Il n'y a plus d'au-delà du corps blessé, l'icône cède la place à la chair, vibrionnante et inquiétante. La phénoménologie nous sera viatique de compréhensibilité du concept de chair, camouflé par celui de corps (René Descartes), qui n'apparaissait pas avant Maurice Merleau-Ponty en philosophie ; un silence encrypté dès l'origine dans la pensée occidentale – la chair n'ayant été prise en charge que par l'Eglise. L'autrice rend

compte des débats qui agitent Nancy, Esposito, Henry, Merleau-Ponty. Elle approfondit en analysant les performances, féminines et féministes de Marina Abramović et Gina Pane, puis celles du photographe David Nebreda, schizophrène volontairement « confiné » dans un petit deux-pièces madrilène, qu'elle compare à un autre photographe à la sulfureuse, car nettement psychopathologique, réputation, Joel-Peter Witkin. L'inlassable question portée, que nous rend Teresa Aguilar Garcia, est celle de l'intrinsèque nouage entre art, vérité et corps – et en filigrane : qu'est-ce qui s'écrit à-corps, quelle Loi ? Quelle transgression ? Franz Kafka, et ses machines infernales, porte son ombre. Elle convoque enfin le néobaroque¹ qui s'insère à merveille dans la postmodernité, pour une analyse des notions de fragmentation, de frontière, d'excès et de pousse-à-la-limite, que l'acte de blessure engage. L'exigence de ce texte ne tient malheureusement pas seulement à la densité de sa réflexion : la traduction trébuche. D'erreurs évidentes (« foucaultien » au lieu de foucaldien, coupures en fin de ligne après ou avant une double consonne, qu'en français on aurait séparées) à de franches obscurités syntaxiques, il faut s'y reprendre à plusieurs fois, et l'ambiguïté n'est pas toujours levée. J'ai pour l'un de ces ratés une tendresse particulière : « Finalement, il se termine, filmé par sa femme, etc. ». Au sujet d'un performeur qui se cloue le pénis – entre autres – c'est mignon... Comme si se révélait, en la brusquerie d'un lapsus de l'entre-deux langues, hors de l'enveloppement rhétorique contrôlé, un silence du texte sur le sujet, artiste, qui « se termine », dans la mort ou la jouissance, à la fenêtre des écrans du monde, au nom d'une esthétique reine. Le *seppuku* de Yukio Mishima aurait-il été fécondant ?

NOTES

1. L'essai *L'Età neobarocca* d'Omar Calabrese, non disponible en français, publié en Italie en 1987.